

### L'enfant : ange ou démon ?

#### Comment la représentation de l'enfance a-t-elle évolué au cours des siècles ?

La représentation de l'enfance et, corrélativement, son statut ont varié au cours de l'histoire de nos sociétés occidentales. Ariès (*L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973), qui a consacré un ouvrage au statut de l'enfance sous l'Ancien Régime, écrit, à ce sujet : « Aujourd'hui, notre société dépend et sait qu'elle dépend de son système d'éducation... Cette préoccupation, la civilisation médiévale ne la connaissait pas... L'enfant dès son sevrage ou peu après... vers sept ans environ, devenait le compagnon naturel de l'adulte » (p. 312). Il faut attendre la fin du Moyen Âge pour voir renaître, comme dans l'Antiquité, une conscience de la particularité des enfants et le souci d'une éducation spécifique.

Il semble que, du Moyen Âge jusqu'aux Temps modernes, deux représentations de l'enfance se soient opposées : l'une insiste sur son caractère vil et corrompu, tandis que l'autre met en avant son innocence. D'un côté, la pensée théologique, marquée par la personnalité de saint Augustin, a véhiculé pendant de longs siècles une image dramatique de l'enfance, lieu du mal et du péché. Selon ce Père de l'Église, il n'est pas de crime que l'enfant ne serait tenté de commettre si on le laissait faire ce qui lui plaît. D'un autre côté, s'exprime une dévotion à la nature innocente, voire angélique, de l'enfant, fondée sur certains extraits de l'Évangile.

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, la philosophie de Descartes balaie les courants de pensée issus des Écritures, sans pour autant rompre avec la vision négative de l'enfance. Celle-ci ne se caractérise plus par l'innocence ou le mal, mais par l'erreur. Pour lui, « la principale cause de nos erreurs et généralement la difficulté d'apprendre les sciences, et de nous représenter clairement les idées, sont les préjugés de l'enfance » (*Principes de philosophie*, n° 71). Tout ce qu'on acquiert dans l'enfance est faux, dénué de raison. Ces erreurs s'inscrivent profondément dans l'homme et obscurcissent ainsi sa raison et son intelligence. La faiblesse, l'imbécillité de l'enfance nous éloignent de la perfection et donc de l'état divin. Bref, dans la pensée cartésienne, l'enfance n'est pas un état privilégié mais le lieu de l'erreur. Il faut donc s'en délivrer.

#### ENCART 4

##### Éducation puritaine et stades de développement

La même conception de l'enfance se retrouve dans le monde protestant. C'est ce que montrent Thomas et Michel (*Théories du développement de l'enfant. Étude comparative*, Bruxelles, De Boeck, 1994) à partir de l'analyse de textes rédigés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles par différents auteurs protestants et, surtout, d'un petit manuel d'éducation, *The New England Primer*, dont on estime qu'il s'est vendu à plus de 6 millions d'exemplaires entre 1687 et la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dans une Amérique encore peu peuplée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce livre était le manuel scolaire des enfants des familles protestantes et il était encore utilisé à côté d'autres au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'éducation puritaine reposait sur trois prémisses psychologiques :

- 1 / L'enfant naît mauvais et est voué au péché s'il n'est pas éloigné de son état naturel ;
- 2 / à la naissance, il est dépourvu de toute connaissance, il n'est donc pas conscient de son état de péché et est incapable de mener une bonne vie ;
- 3 / il est doué de la capacité d'apprendre.

Le rôle de l'éducation est, par conséquent, d'éloigner l'enfant de ses inclinations naturelles, mais aussi de lui transmettre les savoirs et, surtout, les savoir-faire utiles à son adaptation sociale.

L'enfant était supposé traverser quatre stades :

— *La petite enfance : de la naissance à 1 an et demi ou 2 ans.* Durant cette période, qui prend fin lorsque l'enfant est capable de marcher et de prononcer quelques mots, celui-ci dépend entièrement des adultes pour satisfaire ses besoins physiques.

— *L'enfance : de 2 ans à 5-7 ans.* Au cours de ce stade, également appelé *stade de l'oisiveté*, on inculque aux enfants le devoir chrétien et on les met en garde contre les dangers d'une vie pécheresse. La faculté de raison n'étant pas encore développée, l'instruction essentiellement religieuse ne fait guère appel à la raison ou à la compréhension.

— *La dernière enfance : de 5-7 ans à 11-14 ans.* Pendant cette période, les facultés du bon sens et de l'imagination se fortifient en même temps que la raison et la volonté mûrissent. Les enfants de bonne famille apprennent la lecture suivie de près par le calcul et l'écriture. Au moins une fois par semaine, les parents doivent évaluer les progrès réalisés par l'enfant dans l'étude de la Bible et lui assigner d'autres leçons. L'objectif principal à atteindre par ces pratiques éducatives est d'établir des habitudes précoces de travail et de tenir l'enfant à l'écart des tentations du démon.

— *La jeunesse ou l'âge de l'indépendance économique.* Dans cette phase, les individus atteignent l'âge de raison : les facultés de raison et de volonté sont suffisamment développées pour que l'adolescent soit considéré comme un être rationnel et responsable. C'est à ce moment que le jeune se rend à l'église, reprenant à son compte les vœux de baptême formulés à sa naissance par ses parents.

Pour les puritains, l'éducation permet de combattre et même, dans certains cas, de vaincre le mal et l'ignorance. Pour atteindre ce but, il convient que tout individu maîtrise les vérités du plan de Dieu telles qu'elles sont révélées par la Bible. L'obligation qui est faite au croyant de lire quotidiennement la Bible rend nécessaire l'apprentissage et, partant, l'enseignement de la lecture. **On ne s'étonnera pas que ce soit dans des pays protestants qu'apparurent les premières lois instaurant l'instruction obligatoire.**



Si l'enfant est dans l'erreur, s'il est animé des penchants les plus détestables, son éducation morale est au premier rang des obligations de l'adulte. Celle-ci doit, quand il le faut, recourir aux méthodes d'éducation répressives. Fidèles à cette doctrine, les grandes écoles du XVII<sup>e</sup> siècle, comme Port-Royal, sont riches d'exemples de châtiments corporels imposés aux enfants.

L'influence de cette représentation de l'enfance sur l'éducation varie selon les milieux sociaux : importante dans les classes sociales dominantes, elle l'était beaucoup moins dans les autres milieux, illettrés pour la plupart. Pour les parents incapables de suffire à leurs besoins, la naissance d'un enfant pouvait représenter une menace économique pour leur propre survie. Ainsi, les grandes institutions scolaires (préceptorats, pensions, collèges...) étaient destinées aux seuls enfants des classes privilégiées. Les autres, beaucoup plus nombreux, sont mis très jeunes au travail.

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fragilité et la précarité de sa survie font que le jeune enfant compte peu. Le désintérêt de la médecine à son égard est un des signes du mépris dans lequel il est tenu. Ce sont les vétérinaires, dans le meilleur des cas, qui soignent les maladies d'enfant. La naissance de la pédiatrie date seulement de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La place insignifiante de la prime enfance dans la littérature, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, témoigne également de l'indifférence à son égard. C'est à la fin de la première enfance (dont l'âge a varié selon les époques et les contrées) qu'on le prend réellement en considération : entrée dans la vie des adultes et dans le monde du travail pour certains ; accès à l'instruction, voire départ vers le pensionnat pour d'autres.

A la fin du Moyen Âge, et surtout au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les pratiques de mise en nourrice des jeunes enfants sont fréquentes dans toutes les classes sociales. Par nécessité économique, par obligation professionnelle pour le peuple, par souci de bien-être ou pour se vouer à leurs devoirs d'État pour la noblesse, les mères envoient, dès la naissance, leurs enfants à la campagne. L'abandon définitif

d'enfants ou l'infanticide n'étaient pas rares non plus mais ils sont considérés par beaucoup d'historiens comme les signes d'une grande misère ou d'une marginalisation familiale.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les premières études démographiques apparaissent et mettent en évidence la régression du peuplement de la nation française, conséquence des guerres et de l'importante mortalité infantile. Cette prise de conscience de la réalité démographique et de son importance dans la puissance économique d'une nation va déterminer un changement radical : l'enfant acquiert une valeur marchande. Il devient un bien dans lequel il faut investir afin d'assurer la richesse de l'armée, de la manufacture et de l'agriculture. Diderot (1713-1784) exprime clairement ce point de vue, lorsqu'il explique dans ses *Instructions pour les sages-femmes* qu'un État est d'autant plus puissant qu'il est peuplé, d'autant plus prospère que les bras qui manufacturent et ceux qui défendent sont nombreux. Deux objectifs prioritaires découlent de cette nouvelle nécessité économique : enrayer la mortalité infantile et rentabiliser les hospices d'accueil d'enfants abandonnés.

A ce discours économique qui n'assure encore à l'enfant que le droit à la survie s'ajoutent les nouvelles idées du siècle des Lumières sur le droit au bonheur. Dans ce contexte, **Rousseau** va jouer un rôle prépondérant. Pour lui, l'éducation « commence avec la vie » (p. 68), à la naissance. Dès les premières pages de l'*Émile* (Paris, Garnier-Flammariion, 1966), il écrit : « **La première éducation est celle qui importe le plus** » (p. 35). Et, un peu plus loin : « Nous naissons sensibles, et, dès notre naissance, nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent » (p. 38). Annonçant la loi de l'effet chère aux behavioristes, il continue : « Sitôt que nous avons pour ainsi dire la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent » (p. 38).

### **L'*Émile*, une révolution dans la représentation de l'enfant et de son éducation**

**L'*Émile* peut être considéré comme l'acte de naissance de la psychologie de l'enfant.** Comme Locke avant lui, Rousseau pense que « l'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres » (p. 108). Il y ajoute l'idée que l'enfance représente une sorte d'équilibre et donc qu'il faut la considérer en elle-même sans toujours voir le petit homme dans l'enfant : « L'humanité a sa place dans l'ordre des choses ; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine : il faut considérer l'homme dans l'homme et l'enfant dans l'enfant » (p. 93).